

of the integrity of this approach, it did not prevent British Columbia Chief Justice Allan McEachern from defining life in traditional Gitksan-We'swet'en societies in Hobbesian terms as "having been 'nasty, brutish, and short'" (p. 41).

This is, therefore, a reflective book and one of substance. It also necessarily raises debatable questions. The notion that the role of an expert witness is to educate the court – with "only one 'student' – the judge" (p. 145) – is prominent in the concluding chapter. Yet, education can take place, arguably, only when the student recognizes the authority of the educator. While qualification of an expert witness implies recognition of a sort, the greater reality is surely that an expert witness is a witness – no more, no less – and that aspiring to be an educator of the judge may make presumptions that are unlikely to be shared by the court. Secondly, Ray's treatment of the perennial dilemma of the expert witness as to how to resist being drawn into explicit advocacy in the context of an adversarial process is insightful, but disappointingly brief (pp. 155-6). In such areas it might well have been helpful to engage with others who have written about the courtroom experience – James Axtell and, more recently, William Wicken come to mind – and compare approaches. Finally, considering Ray's long involvement in the "intensifying struggles" of Aboriginal participants in the legal process, we gain more understanding of the how than the why of his commitment and stamina over so many years. That taking an important role in proceedings through which "major gains" were realized, and winning recognition by the elders for doing so, "made the very stressful aspects of being an expert witness-educator so worthwhile" (pp. 158-9) is undoubtedly true and laudable, but the equation through which personal stress and the expenditure of scholarly time and energy are balanced with the quality of the goal is passed over lightly.

Nevertheless, to try to edge a fine and successful courtroom narrative too far in the direction of autobiography may be to risk ingratitude for what is, as it stands, an acute and invaluable piece of testimony. For historians and those in related disciplines, bearing witness in court proceedings can be an important dimension of scholarship, and from Arthur J. Ray's experience and his lucid telling of it we can gain both insight and invigoration.

John G. Reid
Saint Mary's University

ROCHE, Daniel — *La gloire et la puissance. Histoire de la culture équestre, XVI^e-XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 2011, 495 p.

Après avoir, dans un premier volume intitulé *Le cheval moteur*, abordé le rôle fonctionnel du cheval, du début des temps modernes jusqu'à l'ère de la mécanisation, en mettant en lumière les divers aspects de l'utilisation de l'animal dans la vie quotidienne et dans l'univers du travail, l'auteur, avec ce deuxième volume, centre son propos sur la place que le cheval a occupée, durant la même période, dans le genre de vie et dans la culture des élites. Le champ chronologique dans lequel s'inscrit cette réflexion, intégrant l'Ancien Régime, la Révolution et l'avènement d'une société de notables, sur fond de révolution industrielle, est le cadre de changements profonds qui induisent une évolution marquée de la culture équestre. Le rôle du cheval de travail est, à terme, voué à s'estomper et à disparaître, tandis que la possession de montures ou d'animaux d'attelage, la maîtrise de l'art équestre, le recours à une équitation récréative deviennent des marqueurs sociaux.

Dans un premier temps, D. Roche rappelle comment, durant l'Ancien Régime, domine une société nobiliaire qui a hérité de traditions culturelles ménageant une place centrale au cheval. Le genre de vie de la noblesse, qui est aussi un critère de définition d'un statut social, juridique et politique, implique ce lien avec l'animal. « Service, plaisir et pouvoir » apparaissent d'emblée comme les maîtres mots qui éclairent cette relation privilégiée entretenue par l'homme noble avec la monture noble. Le cheval est indispensable dans le service de cour et la carrière militaire; il l'est tout autant dans les divertissements aristocratiques. Par ailleurs, l'homme de pouvoir ne se conçoit guère comme un simple piéton.

Ayant rappelé que le genre de vie est une composante essentielle de l'identité sociale, l'auteur montre, à partir d'exemples très éclairants, comment les représentants des élites ne se contentent pas d'être cavaliers, mais qu'ils sont « hommes de cheval », développant le cas échéant une activité d'élevage en adéquation avec leur idéal social : en ce domaine, le modèle identitaire implique un investissement à la fois économique et symbolique qui se concrétise dans la constitution de grandes écuries, un type d'organisation qui a une traduction fonctionnelle et architecturale et que l'Ancien Régime transmet à la société du XIX^e siècle. Les propriétaires de grandes écuries constituées pour la parade, la chasse et l'attelage, en attendant les courses hippiques, maîtrisent une connaissance à la fois théorique et pratique des équidés; engagés personnellement dans l'acquisition des montures, ils s'intéressent à la morphologie, à l'esthétique, à la fonctionnalité et aux capacités physiques du cheval. Quant à leurs écuries, elles sont non seulement des bâtiments, dont certains ont été délibérément conçus comme des éléments de prestige, mais sont également un service domestique avec un personnel spécialisé et hiérarchisé (le premier écuyer ayant autorité sur les écuyers, les palefreniers, les maréchaux, les cochers, etc.), un parc de véhicules attelés et un budget souvent plus que respectable.

Après cet exposé des structures, D. Roche concentre son propos sur les usages des chevaux de l'élite, soulignant que la chasse « à courre » y occupe une place centrale. Sous l'Ancien Régime, l'activité cynégétique est bien plus qu'un passe-temps ou qu'un moyen d'approvisionner la table noble en pièces de gros gibier; elle est l'exercice et la manifestation d'un privilège et un moyen d'affirmation d'une supériorité sociale. La Révolution, en abolissant les privilèges, aurait dû faire disparaître cette pratique qui est pourtant « relevée » par les notables du XIX^e siècle, désireux de s'approprier les marques les plus caractéristiques du genre de vie de l'ancienne noblesse. La chasse a pu être également considérée comme un exercice formateur pour la jeunesse aristocratique. Plus largement, d'ailleurs, le développement d'une éducation équestre *ad usum nobilium* place le cheval au centre d'un système éducatif dont la généralisation renforce l'homogénéité de l'élite. Et ce qui est vrai à la fin du XVIII^e siècle l'est sans doute encore plus après la Révolution, la bonne société du XIX^e siècle, alors même que l'équitation utilitaire est en régression, conserve l'idée que l'homme de qualité doit être un homme de cheval, formé à une équitation tournée vers les divertissements et les manifestations mondaines. L'éducation équestre demeure une composante majeure de l'apprentissage de la distinction.

À partir de cette idée, l'auteur montre comment la contenance du cavalier formé à une équitation élitiste doit correspondre à une esthétique d'autant plus nécessaire lorsque le cavalier incarne le pouvoir. Le prince à cheval offre une image qui n'est pas seulement celle d'une utilisation sociale de la monture, mais aussi d'un idéal politique qui, d'Henri IV à Napoléon III, fait l'objet de représentations picturales ou sculpturales. De manière significative, jusqu'au XIX^e siècle, dans le discours politique, les images empruntées à l'art équestre ont pu servir à exprimer métaphoriquement un idéal de gouvernement.

De la politique à la guerre il n'y a qu'un pas que D. Roche franchit non sans avoir abordé la question de la constitution et de l'organisation des grandes écuries d'État qui se développent et évoluent du Versailles de Louis XIV au Paris de Napoléon et sont le miroir des changements dans les habitudes et les goûts. L'usage militaire du cheval est une question qui mérite un développement nourri que l'auteur n'esquive pas. La période qui va du XVI^e au XIX^e siècles est marquée par de profonds changements dans les conceptions et les pratiques militaires au cœur desquelles la place et le rôle de la cavalerie connaissent une grande évolution. Avant l'industrialisation de la guerre (et même en réalité après celle-ci si l'on veut bien se rappeler certaines opérations de la Seconde Guerre mondiale), le cheval est encore central dans les opérations : le mouvement, la logistique, la quête du renseignement et longtemps même le choc sur le champ de bataille impliquent son utilisation de plus en plus massive au fur et à mesure que s'accroît l'échelle des conflits. Cette réalité, couplée avec l'évolution de la tactique et les modifications techniques, transforme la conception que l'on se fait de la cavalerie (ou des cavaleries puisque coexistent la cavalerie lourde, la cavalerie légère et des unités d'infanterie portée). Parallèlement, le cavalier militaire comme type de combattant, sa formation, son action, les qualités pratiques qui doivent être les siennes, se transforment profondément. De la même façon, son recrutement social évolue radicalement dans la longue période envisagée qui est marquée par le passage de la guerre du prince aux guerres nationales.

En conclusion, l'ouvrage de D. Roche est nourri d'une puissante réflexion sur l'évolution de la société française dans un temps long, marqué certes par de grandes ruptures, mais où le rapport de l'homme au cheval dans le cadre de pratiques sociales élitistes est caractérisé par de remarquables éléments de continuité.

Bertrand Schnerb
Université Charles-de-Gaulle – Lille 3

RUBIN, Jeff, and Emma SOKOLOFF-RUBIN — *Sustaining Activism: A Brazilian Women's Movement and a Father-Daughter Collaboration*. Durham: Duke University Press, 2013. Pp. 200.

This book presents both an ethnographical research of the women's movement in rural Southern Brazil and a biography of Jeff Rubin and his daughter Emma during the 2000s, in which the authors are as much the subjects of the book as the Brazilian women's movement. It is a fascinating story of their collaboration over a number of years (Emma as a child, teenager and finally adult scholar) studying this very important movement in terms of agrarian reform and women's rights in Latin America. Half of the book is written in Jeff's voice and the other written under Emma's plume.

Through observatory participation, formal and informal discussions with rank and file and interviews, the father-daughter duo capture and retell the life stories of individual activists in the Brazilian rural women's movement. These are anthropologically romantic stories that will surely charm first year students of sociology, anthropology and development studies. Our university youth will definitely connect to Emma's story as a young researcher lucky enough to have a father to take her on his field research trips and treat her as a scholarly equal. The book demonstrates to aspiring researchers the pleasures and satisfaction of field research and the challenges of making sense of so much data and using it to contribute to the advancement of knowledge in North American academic institutions or as Jeff puts it